

Jean-Louis Foumane Azombo

Les Enfants de la malédiction



Du même auteur :

Ramdam, Mon bahut !

Bouakata ou Le Talisman Perdu

Nassanassa Et Mossoussou

La Maeutique du verbe

Et Dieu créa Bugarach

Allons voir si la terre est ronde

Le sorcier, le blanc et le Mont-Cameroun

Post-scripto-pensum

Au moment même où je termine l'écriture de ce livre, voici ce que je pense : *les routes, les histoires et les rencontres de l'enfance sont inoubliables. Ce sont elles qui façonnent, mais ce sont elles aussi qui peuvent détruire.*

À mon père et à ma mère :

Révérend Pasteur Joseph Azombo

&

Institutrice Mme Marthe Azombo

Le ciel du petit village de Zangmedouma est plombé d'un imposant nuage sombre. L'*Oyon* pleure, à gorge déployée, un peu comme les filles d'*Éyiyi*. *Zo'ayan* montre sa grande colère. Dans le firmament, les éclairs exécutent, avec fougue, un macabre ballet qui est semblable à celui que donnent souvent *Émomoto* et ses nombreux fils, lors des cérémonies funéraires. Malmenées par un vent très violent, les branches des grands arbres craquent. Une très très longue série de *Kakakak-kakakak-zoukoummm* se fait entendre. Le voile nuageux prend aussitôt un peu plus d'épaisseur. Les rafales de vent continuent à vadrrouiller dans le ciel. Certaines, plus violentes, viennent fouetter les murs des petites cases, comme s'ils cherchent à provoquer une réaction, une riposte. Malgré ce piètre temps, *Ébebeyi* commence à se remplir.

Zangmedouma est un petit village niché en pleine forêt équatoriale, au Sud du pays des *Bevamba*, et communément appelé *Kamaloun*. Peuplé par l'ethnie des *Yékombo* (les *Ékang*), ce petit village est entouré de plusieurs autres ethnies, à savoir les *Yétotane*, les

Yézoum, les *Yémisse*m, les *Yébekolo*, les *Yétschañg*, les *Yassamane*, les *Yénveñg*, les *Yévol*, les *Yénboñg*, les *Yémvam*, les *Yeñfek* et les *Yéhok*. Fortement belliqueux dans les temps jadis, les relations entre les *Yékombo* et les autres ethnies sont, à présent, matrimoniales, amicales et, surtout, festives. Lorsqu'un homme *Yékombo* va rendre visite à l'une ou l'autre de ces ethnies, il est accueilli de manière conviviale : on lui donne à manger, à boire et, s'il le souhaite, un lit et une femme. Chaque année, les *Yékombo* organisent une grande fête. Les ethnies environnantes y sont chaleureusement conviées. Très connue sous le générique d'*Abokmiñkoul*, cette imposante fête se déroule pendant une semaine entière.

Le vieux Ntomo Bisso rapporte que les habitants du petit village de Zangmedouma ont échoué à cet endroit depuis la nuit des temps, à la suite d'un long et périlleux périple sur le dos d'un énorme caïman. Ce voyage symbolique a pour nom très emblématique : *Odjambôa*. Lorsqu'il évoque cette odyssée, le vieux Ntomo Bisso a toujours les yeux baignés de larmes. Il répète souvent que ce long voyage a été terrible et mortel. Et pour cause : il a fallu affronter la famine, les serpents et les animaux féroces. En souvenir du service rendu lors de ce périple, la consommation de la viande de caïman est formellement interdite à Zangmedouma. Mais voilà, cette interdiction n'est pas très observée. En effet, beaucoup de gens du petit village mangent, en cachette, de la viande de caïman. Plusieurs personnes disent que la chair de cet

imposant reptile est un délice qui mérite de transgresser bien des interdits ! Certains vont même jusqu'à gloser en disant qu'ils mangeraient du caïman, même si celui-ci leur cite les noms des gens qu'il a eu à transporter dans les temps immémoriaux.

Le petit hameau de Zangmedouma compte près de trois cents âmes. Il s'étend sur cinq ou six kilomètres et est bordé par un imposant fleuve : la Lobo. Ce fleuve, long de deux cents kilomètres, prend sa rutilante source, trente kilomètres, en amont de Zangmedouma, chez les *Yénboñg*, une ethnie qui vit dans le village d'*Émaneñvam*. Aux yeux des gens de Zangmedouma, ce cours d'eau est tout un symbole : il représente un don de leur dieu *Abakouya*. Les gens du village y pratiquent un grand nombre d'activités vitales : ils y pêchent une énorme variété de poissons, y prennent leurs bains quotidiens, y baptisent leurs prêtres et y pratiquent un rite traditionnel : le rite de *Ntoutou*.

Les jeunes enfants portent toujours un regard curieux et émerveillé sur le vieux Ntomo Bisso. Ils admirent particulièrement la personne et le personnage. Pas très massif, l'âge avancé, le nez droit, le sourire avenant, le regard sympathique, la jactance facile, le vieux Ntomo Bisso est une légende vivante à Zangmedouma. La nuit, son crâne brille, comme une lune, un soir de fête. On peut y aller voir la terre entière. Le vieux Ntomo Bisso est la sagesse incarnée. Face à un problème quelconque, ce dernier réagit toujours de manière très raisonnable. Il cogite

pendant des heures et des heures et des heures. Il malaxe et re-malaxe ses méninges. Il tourne et retourne le problème dans tous les sens, de façon à ne pas juger de manière impartiale et précipitée. Lorsqu'il raconte les histoires aux enfants, le vieux Ntomo Bisso use, très souvent, tous ses inépuisables talents de griot : il commente à volonté. Parfois, il se fait le plaisir de s'arrêter en plein commentaire, dans le but d'en introduire un autre. Il analyse avec dextérité. Il développe avec aisance. Il émet des hypothèses. Il décrit avec une précision digne des grands historiens. Il simplifie. Il éclaircit. Il utilise, à sa guise, des métaphores. Il va jusqu'à user de la personnification. Il manipule les oxymores, les hyperboles, les litotes, les doux euphémismes, les apostrophes, les anaphores et les anacoluthes. Le vieux Ntomo Bisso conçoit le monde comme une vaste réflexion accrochée à une diversité de quotidiennetés qui avancent. Son amour pour les Idées le conduit souvent à estimer que notre cerveau à lui seul pèse l'équivalent de tout le poids de notre corps. De plus, il pense que le corps humain n'est qu'un conglomerat de matières grises. Selon lui, celui qui ne cogite pas avant d'agir est bien plus léger qu'une fine particule de poussière. Le vieux Ntomo Bisso sait lire les signes du ciel. Il connaît les noms de toutes étoiles. Il apprend aux enfants à lire l'heure à partir des seules variations de la lumière du soleil. Il a une connaissance parfaite d'herbes, de plantes et

d'écorces d'arbres qui ont le pouvoir de soigner des maladies et des maladies. Le vieux Ntomo Bisso est la mémoire vivante de Zangmedouma : il communique joyeusement aux gens d'ici les secrets des ancêtres des ancêtres des ancêtres des ancêtres de leurs ancêtres. On dit qu'après sa mort, il ira tout droit se reposer dans le merveilleux paradis d'*Abakouya*.

Beaucoup de gens contestent les visions et les conceptions du vieux Ntomo Bisso, mais ce dernier, avec sa rhétorique et sa sophistication propres à lui seul, arrive toujours à faire accepter sa vision des choses.

Bien avant d'aller vaquer à leurs divers et multiples travaux champêtres, les *Begnaboto* du petit village de Zangmedouma se réunissent, habituellement, à *Ébebeyi*. Ils y viennent pour se dire bonjour, raconter leur nuit, partager l'*Abel*, jouer au *Songho*, s'informer sur les programmes d'activités des uns et des autres, affûter leurs outils de travail (haches, coupe-coupe, couteaux, flèches et hoes), boire le *Zoñg*, discuter des solutions à apporter aux problèmes qui se posent aux uns et aux autres, ingurgiter le *Tombafa* et boire, pour certains, de l'*Odontol*.

Malgré une violente crise de ses éternels rhumatismes, Mboutou se présente à *Ébebeyi*.

Chef du petit village de Zangmedouma, Mboutou est le fils aîné du feu chef Abeñg Abolo. Imposant tant sur le plan physique que sur le plan psychique, Abeñg Abolo avait eu quinze femmes et trente enfants. Mboutou est un petit homme apathique. Son pas est sec. Son front est dégarni. Ses tempes sont grisonnantes. Sa barbe est buissonneuse. Ses narines sont énormes, on aurait dit deux cratères volcaniques. Son visage en

lame de coupe-coupe et son regard profond expriment dureté et fermeté. Mboutou est un homme très autoritaire. Il rit peu. Même les blagues les plus délurées le laissent de marbre. Avec sa voix rocailleuse, il n'a pas de mal à se faire entendre. Quinquagénaire, il a l'apparence d'un homme de soixante dix ans. Son corps est rongé par l'alcool, le tabac et les femmes. Mboutou a dix épouses et quinze enfants. Et on ne compte pas le nombre de ses maîtresses. Son pagne, toujours bien serré autour de sa fine taille, tombe jusqu'aux genoux. On peut ainsi entrevoir ses jambes. Celles-ci sont couvertes de nombreux *Bifel*. L'origine exacte de ces stigmates reste un des grands mystères de Zangmedouma.

Certains laissent entendre que ces cicatrices sont des reliques d'une épreuve d'initiation qui avait très mal tourné. On susurre que lors du *Sobmebo*, Mboutou avait reçu, par erreur, plus de coups de fouet aux jambes que ses autres camarades. D'autres arguent que ces cicatrices sont la trace d'une escapade amoureuse qui s'était terminée d'une manière désastreuse. Une nuit, raconte-on, alors qu'il était adolescent, Mboutou avait été surpris dans le lit de la jeune et dixième épouse de l'ancien chef des *Yétotane*, Olembe Ovono Assene. Il fut pris en chasse par les fils de ce chef. Il put s'échapper, mais ses jambes reçurent plusieurs flèches empoisonnées. Pour s'en sortir, il dut faire appel aux soins de feu Gnate Messolo Nkembe, marabout de Zangmedouma à l'époque.

De ses yeux de faucon, Mboutou remarque aussitôt l'absence de Kokolo dans *Ébebeyi*. Soudain, une once d'inquiétude le traverse, de la tête aux pieds, telle une décharge électrique d'un muscle qui vient d'être excité. Son esprit se trouble aussitôt, comme un marigot dont on vient subitement de remuer le fond boueux. Sans rien dire, Mboutou s'avance près du feu. Il allume, magistralement, son énorme cigare. Puis, il part occuper sa place préférée, celle située à côté de la pierre à affûter. Le chef aime particulièrement cette place, car de là, il peut voir et discuter avec les dignitaires qui passent aiguiser leurs outils de travail. L'affûtage est un rituel matinal obligé, voire obligatoire. L'efficacité des outils de travail sur le terrain s'en ressent.

De cette place également, Mboutou peut apercevoir, en perspective, une bonne partie des habitations du petit village.

L'habitat du petit village de Zangmedouma est très dispersé. Les groupements de cases sont séparés les uns des autres par des bosquets plus ou moins longs. Tous les petits groupements de cases ont un petit nom légendaire. Chacune de ces légendes enracine son explication soit dans l'environnement, soit dans l'histoire. D'un point à l'autre du hameau de Zangmedouma, on rencontre les petits noms de groupements de cases suivants : *Meyoss*, *Onôn-obete*, *Bisso Bi Nlam*, *Foulassi*, *Miñkôk*, *Bizezek*, *Adjapssi*, *Metet*, *Éssinguili*, *Ndjongmélen*, *Ébolovassi*, *Oyack*, *Mvoutoussi*, *Nkilzok*, *Tekmô*, *Olamze*, *Mendo'o*, *Minlak*,

Évess, Zokétélé, Djoungolo, Nkolyôp, Ébol-Akounou, Évelessi, Miñkang, Otetek, Koum, Évindissi, Ngoulmekon (fombô), Akak (nfimngoul), Mvomeka'a (Mvom), Zoum (yele), Meyiboto (bilik), Ndonkol (betek), Biboulmam (na), Éfoutoumbama et Miñtchaémignoumin.

Non loin derrière Ébebeyi, se trouve le *Nda ndjobot*, la case de Mboutou. Cette grande case ressemble à un vaste hangar. Les murs sont en terre battue. Le toit est recouvert de tôles ondulées, récemment achetées à Nkolñvolan. Le sol est entièrement drapé de fines peaux de panthères. L'immense séjour est, de loin, l'endroit préféré de Mboutou. C'est ici qu'il reçoit le village entier, lors des grandes cérémonies festives. C'est également à cet endroit qu'il passe des nuits entières à fumer et à boire en compagnie de certains dignitaires du village. Cette salle exhale une forte odeur de *Tombafa* et de *Meyôk malen*.

Les dix cases des femmes de Mboutou s'alignent, tel un troupeau de gazelles, tout autour du *Nda ndjobot*. Derrière chacune de ces maisonnettes s'étend une grande et vaste cour où cohabitent : moutons, chèvres, poules, cochons, canards, perdrix, chats, souris et chiens. De ces maisonnettes des femmes du chef se dégage une immense joie de vivre. Une joie de vivre simple comme les cris d'enfants, les refrains des femmes qui reviennent des champs, les *Tchoub-tchoub* des femmes qui pilent les feuilles de manioc pour faire le *Kpwem*, les rires hilares des femmes qui se lavent au marigot, les zigzags que font les femmes

pour équilibrer les calebasses (remplies d'eau) posées sur leur tête, les visages luisants des femmes, la belle odeur du *Mbon mingbang*, les préparatifs de la femme qui va aller honorer le chef, la tombée de la nuit, le cercle pour dire les contes, les escapades nocturnes, le scintillement des lucioles et les râles de plaisir.

« Mais pourquoi Kokolo n'est pas encore là, se demande intérieurement Mboutou. » Puis il ajoute : « C'est la toute première fois qu'il n'est pas arrivé le premier dans le *Nda Befam*, qu'est-ce qu'il a ? » Marabout de Zangmedouma, Kokolo est l'utile bras droit de Mboutou. Sa minuscule tête ressemble fort à celle d'un nid de moineau. Grand, la quarantaine marabouteuse, il traîne son ventre bedonnant, tel un boa qui vient d'avaler une antilope. Son front, exagérément proéminent, le rapproche plus de l'homme des cavernes. Ses mains sont massives, comme celles d'un voleur de vin de palme. Volubile, Kokolo parle beaucoup. Sa grande bouche, soutenue par deux solides mandibules, le sert dans ce sens. Il peut frénétiquement causer pendant des heures et des heures. Son très large visage, éraflé de balafres, reste toujours joyeux.

Kokolo détient de très nombreux pouvoirs surnaturels. Il peut, en cas de danger, subitement se transformer en *Solé*. Si le danger survient en pleine forêt, il peut se métamorphoser en *Zeñg*. Il possède également le don de voir sans être vu. Certains vont

jusqu'à affirmer qu'il est déjà allé se promener dans les entrailles d'*Abakouya*.

Il y a maintenant trente ans que Kokolo détient ces pouvoirs mystiques. Ces derniers lui avaient été légués par son grand-père, au moment de partir dans le pays des *Bekôn*. Tout cela s'était passé un soir, la veille de l'*Abokmiñtoun*. Ne possédant pas son pilon, Nnañga Meka, la sœur aînée de Kokolo, ne pouvait pas se présenter à la cérémonie le lendemain. Cette absence lui aurait été très très préjudiciable : elle n'aurait pas pu rencontrer un mari à l'issue de la fête. Ayant demandé en vain à plusieurs de ses cousins de l'aider à fabriquer un excellent pilon, Nnañga Meka avait décidé d'aller, secrètement, demander le secours de son petit frère Kokolo. Nnañga Meka avait supplié son frère cadet. Elle l'avait prié d'aller dans la forêt afin de lui couper un morceau de *Mmel*, l'arbuste qui servirait à fabriquer un beau pilon. Selon une règle de l'*Abokmiñtoun*, le morceau de l'arbuste qui va servir à confectionner le pilon de Nnañga Meka doit être coupé par un garçon de la même ascendance.

Après mille et une hésitations, Kokolo avait donné son accord. En contre partie, il avait demandé à Nnañga Meka de lui promettre de donner son nom à son tout premier fils. Une proposition que celle-ci avait acceptée. Kokolo était resté dans la forêt pendant toute une nuit. Au petit matin, à son retour, il avait non seulement le morceau de l'arbuste, mais aussi et surtout, il était doté d'un pouvoir surnaturel qui lui permettait de devenir marabout.